

## Élisabeth Tézenas

### L'effet Aubry \*

En parallèle d'une activité libérale, j'exerce dans le champ de la protection de l'enfance. Dans le cadre de mon poste de psychologue, j'accompagne les éducateurs dans l'exercice de mesures éducatives – dites AEMO, action éducative en milieu ouvert – ordonnées par les juges des enfants. Les enfants sont considérés en danger, en termes « de sécurité, de moralité, d'éducation » (article 375 du code civil) et le magistrat demande aux parents – aidés par le service éducatif – de réduire le danger.

Dans la plupart des situations familiales, la question de la qualité du lien parents-enfant et de ses effets sur l'enfant se pose, parfois avec la délicate question de proposer au juge le placement de l'enfant à l'Aide sociale à l'enfance.

« Comment une mère peut faire ça ? » ; « Ce n'est pas une mère ! », disent parfois certains collègues éducateurs. Que répond un psychologue orienté par la psychanalyse ? Répond-il différemment d'un autre, non orienté par la psychanalyse ? Je réponds : « Preuve en est, une mère peut être étouffante, maltraitante, incestueuse, délaissante ; peut aimer son enfant et désirer qu'il disparaisse » ; « non, avoir un enfant n'est pas forcément, pas toujours, le plus grand bonheur ». Qu'est-ce qu'une mère finalement ? Qu'est-ce qu'un père ? Parlons-en !

Je constate tous les jours que le mythe autour de la maternité continue : « Un enfant doit être avec sa mère » ; « cette femme peut être mère », disent certains juges des enfants. Au mépris parfois de ce que dit la mère elle-même...

En équipe, nous avons repris la théorie de l'attachement développée par Bowlby, les notions de Winnicott (« la mère suffisamment bonne », « la préoccupation maternelle primaire », « le *holding* »), l'hospitalisme de Spitz.

Cette année, j'ai proposé de reprendre le travail de Jenny Aubry à partir de films, disponibles sur le site de l'IHLDP<sup>1</sup>, réalisés en 1949 : des

enfants gravement carencés sont filmés lors de séances thérapeutiques à la fondation Parent de Rosan. Ce qui déjà ouvre des perspectives. Il y a aussi une interview de Jenny Aubry <sup>2</sup> datant de 1984, à l'occasion de la réédition réactualisée de son livre *Enfance abandonnée* <sup>3</sup>. Une quinzaine de minutes, denses et d'une grande actualité.

J'ai retrouvé le travail de Jenny Aubry – dont j'avais entendu parler pendant mes études – grâce à Brigitte Hatat, à l'occasion d'un cartel dont elle était le + 1 : « Psychanalyse dans la cité, entre le précaire et le subversif ».

Ces films m'ont marquée... Il y a les images difficiles de Sabine, Violaine, Charles. Il y a les mots de Jenny Aubry, « revigorants », comme l'a dit une collègue.

« Mettons que j'ai toujours eu un certain goût pour l'impossible », dit-elle dans l'interview, évoquant les enfants d'avant-guerre, les épidémies de diphtérie, « tout ce qui était le plus difficile dans la médecine » [JA, FR3].

Résistante aux nazis, elle s'est ensuite engagée pour les enfants d'après-guerre : prenant en 1946 la direction d'un « dépôt de l'Assistance publique » (la Fondation Parent de Rosan), elle dit : « Je me suis retrouvée devant une situation que je ne supportais pas » [JA, FR3]. Cette phrase m'a frappée : c'est de là qu'elle part, c'est de là qu'elle parle. Éthique de Jenny Aubry de faire face à cet insupportable.

« Je suis plutôt un tâcheron », disait-elle, distinguant son choix de celui de Françoise Dolto de faire des analyses avec l'enfant et ses parents : « Mon désir était donc d'introduire la psychanalyse dans les hôpitaux grâce au pouvoir attribué aux médecins des hôpitaux, alors que le désir de Françoise était de faire des analyses. [...] Nous avions toutes les deux envie de voir la psychanalyse se développer pour les enfants. [...] Je dirais qu'elle était la pure psychanalyste, souvent géniale dans son écoute de l'inconscient, et que moi je suis plutôt un tâcheron. Je me situe exactement comme cela, c'est-à-dire qu'avec les données que j'ai, j'essaie de les appliquer de mon mieux <sup>4</sup>. »

Elle est à la tâche, tâtonne mais ne se résigne pas : « Je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose mais je ne savais pas très bien quoi [...] J'ai essayé, sans résultats d'ailleurs. J'ai demandé qu'il y ait des jouets, et les jouets ont été tout de suite cassés, j'ai fait peindre des jolies couleurs aux murs, ils ont été lacérés, griffonnés, salopés [...]. Finalement, en reprenant l'histoire de ces enfants, je me suis rendu compte de toutes ces ruptures, et qu'il n'y avait jamais eu quelque chose de proche entre une mère et ces enfants perturbés. Je suis partie sur cette idée, et pleine de bonne volonté,

je pensais aussi d'abord que l'amour ça suffisait. Ça ne suffisait pas, les enfants n'en voulaient pas, et c'est progressivement que j'ai été amenée à un abord psychanalytique un petit peu différent où on tenait compte de ce désir de l'enfant, qui était un refus et en même temps une demande, c'est-à-dire que derrière ce refus se cachait une détresse et une demande de l'enfant qu'on fasse quelque chose ; et ça, ça n'était pas perceptible au premier abord » [JA, FR3].

Voilà en quoi l'approche de la psychanalyse est radicalement différente. Elle s'attache à « ce qui n'est pas perceptible au premier abord » ; elle apporte de la complexité là où les autres approches simplifient ; elle prend le temps là où les autres promettent efficacité et rapidité, et séduisent plus facilement les administrations.

Jenny Aubry a su y faire avec l'administration : elle ne l'a pas prise de front ! Elle l'a amenée à admettre que les enfants placés en institution par un juge avaient besoin d'autre chose que d'être nourris, habillés, lavés. Partant de ce qu'elle observe dans l'institution, à savoir que les enfants sont bien traités mais que, privés de paroles, ils continuent à aller mal et se balancer d'avant en arrière, elle convainc alors l'administration qu'il est indispensable de les prendre également en charge du point de vue psychique, en mobilisant les moyens de la psychothérapie et la psychanalyse.

Elle a repéré que les soins étaient effectués de manière dépersonnalisée et routinière. Jacques Lacan, dans sa note à Jenny Aubry, parle d'intérêt particularisé pour l'enfant, au-delà de la satisfaction des besoins, et, pour la personne qui prend soin de lui, d'un désir non anonyme <sup>5</sup>.

Dans l'interview de Jenny Aubry, il s'entend ce désir, et – hypothèse – c'est pour cela que c'est « revigorant ».

Paroles de collègues : « Elle dit des choses importantes avec des mots simples » ; « ce qu'elle dit, on le savait mais c'est dit autrement » ; « elle m'a donné envie de la lire, de re-regarder les vidéos ». Que dit-elle ? « Ce que je voudrais faire entendre c'est que tout ceci passe par la parole » [JA, FR3]. Que l'enfant est parlé avant de parler ; qu'il est question de désir, du désir des parents pour l'enfant, du désir du père pour la mère, de la mère pour le père, mais aussi du désir propre de l'enfant : Jenny Aubry a posé que le tout-petit a déjà une structure psychique organisée.

L'écouter remet les pendules à l'heure : l'amour, ce n'est pas vouloir « tout faire pour son enfant », comme le disent beaucoup de parents. Au contraire, « c'est vouloir se débarrasser de son enfant [...] pas en le mettant ailleurs, mais ça consiste à l'amener à ce qu'il n'ait plus besoin de la mère », dit-elle dans l'interview [JA, FR3].

« Même pour un enfant très désiré, la tâche sera rude », dit-elle encore. Éloge du ratage ! On est tous enfant d'un fantasme. De quoi éviter le sentiment d'impuissance parfois exprimé par les collègues : « On ne veut pas qu'il souffre, mais ce n'est pas possible », a dit une collègue. Ou encore : « Une mère fait toujours ce qu'elle peut. » De quoi écouter une mère différemment. « La déculpabiliser, ça sûrement » [JA, FR3].

Parole de collègue : « Elle s'écarte de l'hérédité parce que, avec l'hérédité, on ne peut rien faire », parole si importante à l'heure des neurosciences, des diagnostics de TDAH (trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité) et de HPI (haut potentiel intellectuel) ; des diagnostics – exponentiels selon moi – d'autisme.

« On parle beaucoup de l'autisme et on dit à peu près n'importe quoi en essayant de nouveau de reprendre des données d'une autre catégorie que celle de l'histoire de l'enfant » [JA, FR3]. Cette phrase de Jenny Aubry, tellement actuelle, dit la précarité de la psychanalyse face au discours de la science.

« Dans une situation, l'enfant de 4 ans a été diagnostiqué autiste, mais maintenant je me pose la question parce qu'il a été délaissé chez sa mère et va beaucoup mieux depuis qu'il est avec son père. Est-ce que ce n'était pas alors un effet de la carence de soins chez sa mère ? », a dit une collègue.

J'ai parlé de symptômes et non de troubles, c'est-à-dire que les manifestations de l'enfant disent quelque chose.

Je souligne la présence de la thérapeute lors des séances filmées par l'équipe de Jenny Aubry : il y a très peu de choses dans la pièce ; la thérapeute ne fait rien, rien excepté d'être disponible, présente, de suivre le rythme de l'enfant qui s'approche d'elle puis s'éloigne parce que c'est insupportable d'être trop proche, d'éprouver du plaisir. Prendre le temps donc, repérer les « petites » avancées. Il y a beaucoup d'humilité dans cette façon de faire et dans les propos de Jenny Aubry.

Les collègues l'ont traduit – me semble-t-il – en disant qu'il leur fallait passer plus de temps avec un parent et son tout-petit : plutôt que des entretiens, être avec. Repérer et orienter vers des structures de soins. Proposer le placement si nécessaire en espérant que, une fois l'enfant protégé, le lien mère-enfant pourra être travaillé. Car, séparé ou pas, « la famille, on ne peut pas s'en passer, elle peut être merveilleuse ou atroce, mais on ne peut pas s'en passer », dit Jenny Aubry [JA, FR3].

Lorsque j'ai parlé de cette séance de travail à la collègue psychologue de l'autre équipe AEMO, elle m'a demandé d'intervenir aussi auprès de son

équipe. J'ai donc les retours de deux équipes éducatives, très différentes dans le sens où l'une est composée d'éducateurs plutôt âgés et expérimentés alors que l'autre est composée d'éducateurs plus jeunes et arrivés récemment. Je précise ce point parce qu'il me semble que les nouvelles générations d'éducateurs ne sont plus formées de la même manière.

J'ai commencé à travailler en institution en 1992. Les collègues psychologues étaient tous orientés par la psychanalyse. Les collègues éducateurs étaient formés à partir des travaux de Lévi-Strauss, Bourdieu, Derrida, Althusser, ils connaissaient le travail de Dolto, Mannoni, Aubry, Oury. Ils s'intéressaient, au minimum, à Freud et à Lacan. Ils étaient cliniciens.

Aujourd'hui, constat est que les « jeunes » collègues éducateurs sont formés à « être coordonnateurs de projets ». Que les « jeunes » collègues psychologues sont pour la plupart formés aux neurosciences. Que j'entends dire par le tout-venant que la psychanalyse est « obsolète », « pas efficace », « à durée trop longue ». Que certains collègues psychologues sont étonnés que je m'oriente « seulement » par la psychanalyse, certains disent s'y référer mais aussi se former aux TCC (thérapies comportementales et cognitives), à l'EMDR (*Eye Movement Desentitization and Reprocessing*), se référer aux théories neurodéveloppementales.

La séance de travail avec mes collègues à partir de l'interview de Jenny Aubry et des films a été revigorante pour moi parce que quelque chose est passé de la psychanalyse : ce qui a été relevé, c'est une autre manière de dire, de parler de l'enfant et des parents ; une autre façon d'écouter, de les écouter. Y compris auprès des plus « jeunes ». J'avais donc un a priori !

Je n'étais pas optimiste concernant l'avenir de la psychanalyse au moment où le cartel « Psychanalyse dans la cité » a démarré. En colère aussi que les psychanalystes aient déserté les institutions. Lacan n'a pas encouragé la présence de la psychanalyse dans les institutions médico-sociales, mais il a soutenu les expériences qui ont été menées par Jean Oury, par Jenny Aubry et d'autres. Dans le texte « Place de la psychanalyse dans la médecine <sup>6</sup> », on voit par exemple que Lacan a accepté d'intervenir lors d'un colloque à l'invitation de Jenny Aubry.

Lors de la dernière séance du cartel, Brigitte Hatat m'a dit : « Pourquoi ne pas proposer à l'équipe de travailler le texte de Lacan "Les complexes familiaux" » ? Je n'ai jamais osé jusque-là, partant là aussi d'un a priori : que les collègues trouveraient cela trop difficile, obscur. Manque d'humilité de ma part ! Quand je leur ai fait la proposition de lire des textes de Lacan et d'autres, ils ont tout de suite dit oui ! Je ne sais pas ce que ça donnera, et peu importe : l'essentiel n'est-il pas la mise au travail d'un collectif ?

C'est l'expérience du travail en cartel, expérience nouvelle pour moi, qui me permet aujourd'hui de tenter ce qui est à mes yeux pour le moment un pari : ce n'est en effet pas sans une certaine intranquillité que je me lance dans cette expérience ! Effet de relance du désir d'un cartel.

Aujourd'hui, deux ans après, le cartel se termine donc sur une ouverture. Contrairement au début, je suis optimiste : quand on propose, ça passe ! Je fais l'hypothèse que ça passe parce que, à la longue, c'est irrespirable, le discours de la science. Les collègues éducateurs le disent : « Le plus dur, c'est la paperasse » !

Je leur rappelle parfois la question de Jean Oury : « Qu'est-ce que j'fous là ? » Certains collègues éducateurs disent qu'ils restent en protection de l'enfance, malgré la dureté du « terrain », pour la rencontre avec un enfant et sa famille, pour le « jamais pareil ».

---

\*↑ Texte écrit dans l'après-coup du cartel « Psychanalyse dans la cité, entre le précaire et le subversif », avec Abdel Mabrouki, Eléfhéria Salame, Margarita Nicolaidou, Brigitte Hatat (plus-une), FCL France / FPCL Grèce, de mai 2021 à juin 2023.

1.↑ *La Carence de soins maternels* et *Soins maternels et appétit*, documentaires sur le travail de Jenny Aubry réalisés par Geneviève Appell, 1949-1951. Copyright : Élisabeth Roudinesco et Institut Histoire et Lumières de la Pensée (IHLDP), <https://www.ihldp.com/archives>

2.↑ *Entretien avec Jenny Aubry et Colette Destombes*, FR3, 1984. Reportage de Marc Drouet et Jean-Michel Destamg (<https://www.youtube.com/watch?v=B3NS44CZ0iU>). Les références à ce documentaire sont données entre crochets dans le texte [JA, FR3].

3.↑ J. Aubry, *Enfance abandonnée, La Carence de soins maternels*, Paris, Scarabée & compagnie / Métailié, 1983.

4.↑ J. Aubry, *Psychanalyse des enfants séparés, Études cliniques 1952-1986*. Préface d'Élisabeth Roudinesco, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2010, p. 444.

5.↑ J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373.

6.↑ J. Lacan, « Place de la psychanalyse dans la médecine », *Cahiers du Collège de Médecine*, 1966, p. 761-774.